

Chahla CHETTOUH
Université Alger2

Parole libre et multiple dans l'œuvre d'Assia Djébar

Le thème de cette rencontre « Regards croisés sur les discours de l'altérité dans l'espace méditerranéen » convient à merveille à l'auteure que j'ai choisie, car Assia Djébar a toujours revendiqué cette interculturalité qui s'exprime à travers son œuvre au sein de laquelle nous assistons à la formation du sujet interculturel qui se manifeste dans la représentation littéraire où émergent les croisements des cultures. En effet, l'auteure inscrit dans son écriture des espaces et des temps anciens et unit les différentes cultures, dont elle est issue. Assia Djébar, elle-même, n'a cessé de proclamer son appartenance à deux univers : algérien et français. A travers l'œuvre djébérienne, on retrouve un besoin d'identification et un fort sentiment de solidarité avec les femmes algériennes qui va ainsi créer un lien entre l'individualité de la narratrice-auteure et la collectivité.

-Une langue d'exil:

Mais la question de la langue – celle de l'ancien colonisateur- va compliquer et rendre difficile l'engagement dans cette seule voie de solidarité féminine. Comment raconter les femmes dans cette langue de l'ennemi?

Tout a commencé avec l'histoire de la «fillette arabe allant pour la première fois à l'école, un matin d'automne, main dans la main du père» (*Femmes d'Alger dans leur appartement*, p160). Pour la petite fille, cette langue apprise à l'école coloniale est désignée comme langue du père, puisque lui-même était instituteur de français.

Le fait d'écrire en français apparaît difficile pour Assia Djébar puisque, pour elle s'est confronté à un paradoxe : Cette langue l'éloigne mais la libère à la fois et cette situation fait de notre écrivaine une éternelle vagabonde contrainte à l'entre-deux, incapable de s'ancrer.

Assia Djébar s'interroge dans ses textes sur le drame linguistique non pas pour traduire le dualisme linguistique entre la langue du dominant, celle du dominé et le déchirement qu'elle entraîne, mais dans une perspective différente. La question qui va préoccuper Assia Djébar est la suivante: Comment délivrer cette parole étouffée par le biais du discours dominant, qu'est le français?

Dans *Femmes d'Alger dans leur appartement (...)* et surtout *l'Amour la fantasia* (1985) elle pose tout particulièrement ce problème. L'arabe féminin, du corps voilé perd tout le vivace et le jeu de ses couleurs quand il est dépossédé par le français, la langue de l'extérieur. Le drame linguistique n'est pas une cause d'enrichissement et de jouissance mais il reste pourtant une source de lucidité et de liberté.

Le français exprime tous les tabous, les non-dits de la condition féminine du Maghreb et se révèle donc particulièrement efficace.

«Le français m'est langue marâtre. Quelle est cette langue mère disparue, qui m'a abandonné sur le trottoir et s'est enfuie ? Langue-mère idéalisée ou mal aimée, livrée aux hérauts de foire ou aux seuls geôliers!...Sous les poids des tabous que je porte en moi comme un héritage, je me retrouve désertée des chants de l'amour arabe. Est-ce d'avoir expulsé de ce discours amoureux qui me fait trouver aride le français que j'emploie ?... » (1995 : 43)

Alors qu'apprendre le français paraît comme un privilège, il s'avère que cette langue lui engendre une douleur causée par une impossibilité de dire l'amour en français: «La langue française pouvait tout m'offrir de ses trésors inépuisables, mais pas un, pas le moindre de ses mots ne me serait réservé...» (id.).

Parce qu'il n'est pas possible de dire l'amour dans la langue du colonisateur, coupée de sa langue maternelle, l'auteure se mettra à la quête d'une autre langue pour nous introduire dans cet univers: «En fait, je cherche, comme un lait dont on m'aurait autrefois écarté, la pléthore amoureuse de la langue de ma mère» (1995:92).

Ainsi, Assia Djébar a besoin de restituer aux femmes de sa région la parole qui leur a été confisquée, une parole qui se trouve être en arabe dialectale. Le problème qui se pose est celui-ci: comment est-il possible de restituer cet arabe dialectal, donc un parler oral, par le biais de la langue française ?

L'écrivaine choisit d'inventer une langue, hors système linguistique, une langue en constant déplacement, c'est-à-dire entre divers airs culturels. Assia Djébar, par son écriture, d'ici et d'ailleurs, arrive à effectuer des rencontres spatio-temporelles, entre le présent et le passé mais aussi avec celui de la mémoire collective.

Lise Gauvin évoque la question du brassage des cultures chez les écrivains francophones, dans son ouvrage *L'écrivain francophone à la croisée des langues* (entretien avec des écrivains francophones).

Il s'avère que par le biais de l'écriture/traduction du parler féminin des femmes de sa région, Assia Djébar parvient à transcender les frontières linguistiques d'une part, celles imposées par chacun des modes d'expression orale et écrite d'autre part, au prix de certaines négociations aussi originales qu'heureuses. Elle affirme: «Je terminerai en affirmant que écrivain en langue française, je pratique sûrement une franco-graphie». En effet, l'auteure arrive à créer, chez le lecteur, l'illusion de la perception visuelle et celle de la perception auditive. L'écrivaine franco-algérienne fait appel à différents stratagèmes scripturaux qui font que la narratrice, et à la suite le lecteur «voient» des femmes cloîtrées dans leur appartement et «entendent » leurs voix.

Parmi les stratagèmes créant de la perception auditive : la polyphonie narrative. En effet, dans *Loin de Médine*, les voix des différentes narratrices-celle de l'historienne-narratrice, celles des « rawiyates », des témoins, se relaient, s'entrecroisent souvent et parfois se confondent créant ainsi chez le lecteur l'illusion de la perception auditive simultanée.

Un autre stratagème utilisé par Assia Djébar est celui de la traduction des non-dits. Nous citons l'exemple où elle évoque le voile, en traduisant littéralement l'expression de l'arabe au français : « je ne sorte plus protégée » (c'est-à-dire, voilée). « Je sors déshabillée ». Un autre exemple de traduction littérale de l'arabe au français « l'ennemi » ce qui désigne l'époux en arabe.

Par ailleurs, Assia Djébar travaille constamment à renouveler la mémoire au lieu de tenter de l'enfermer jalousement. Dans son œuvre *Nulle part dans la maison de mon père*, l'auteure reconstitue la mémoire du passé qui fait de son écriture, une écriture de l'errance et du nomadisme.

Dans *Loin de Médine* elle se lance dans une entreprise et une réflexion historique. Elle va reconstituer la mémoire collective musulmane, en remontant jusqu'à après la mort du prophète:

«J'écrivais donc *Loin de Médine*, narration à plusieurs niveaux pour me rapprocher de «ce vieux temps remis debout» mais pour me rapprocher aussi des passions de la parole libre et multiples des femmes de Médine, humbles ou connues mais transmettrices et actrices de cette histoire islamique» (1991 :6).

Fatima, fille du Prophète et Antigone (fille d'Œdipe et de la reine Jocaste) sont réunis. Toutes les deux figures contestent et se révoltent au nom des valeurs divines. Assia Djébar nous transporte à Médine pour donner la parole à des femmes influentes dans l'entourage du prophète. Elle nous fait découvrir les faces d'une histoire ignorée, oubliée. Ainsi, Fatima, l'indomptable fille du prophète, apparaît comme une Antigone arabe. La jeune veuve du prophète

Aïcha va, quant à elle, s'installe dans son rôle de diseuse de mémoire. Plusieurs autres femmes vont, dans ce sens, mêler leurs voix pour se souvenir. Les voix des femmes, mêlées à celle de l'auteur, vont s'élever dans une perspective résolument féministe, pour éviter de sombrer dans l'oubli, le destin fascinant de ses femmes musulmanes.

Dans *Les nuits de Strasbourg*, on retrouve cette réécriture du mythe. On peut citer Jacqueline, qui par sa voix, comme Antigone, «est celle qui dérange. Elle dérange l'ordre établi. Elle perturbe les notions de bien et de mal » (*Fraise*, 1988: 95).

Au terme de cette communication, nous pouvons conclure que l'interculturalité est une réalité incontournable dans l'œuvre d'Assia Djébar. Le contact des cultures détermine l'acte même d'écrire. La reconstitution du passé, la réécriture du mythe mais aussi l'intertextualité et l'emprunt dynamisent l'écriture, en déconstruisant et en réorganisant l'espace texte pour abolir les frontières.

Références bibliographiques:

Djébar, A. (1995), *L'Amour, la fantasia*. Paris, Albin Michel.

(2002), *Femmes d'Alger dans leur appartement*. Paris, Albin Michel.

(1997), *Les nuits de Strasbourg*. Paris, Actes Sud.

(1991), *Loin de Médine*. Paris, Albin Michel.

(2007), *Nulle part dans la maison de mon père*, Paris, Fayard.